

Dix ans plus tard
EN GUISE DE CONCLUSION
Bruno FREI

Le Rat avait serré les lèvres et avait clamé : « On va envoyer les communistes en Afrique... »

C'était pendant la confusion des jours de la guerre finno-soviétique. La vague grandissante de haine contre les hommes du Vernet avait atteint son paroxysme depuis l'été du pacte germano-soviétique. Les agents de l'officier d'information avaient pour mission d'intimider les prisonniers et d'isoler les communistes. « Tout volontaire pour la Finlande sera immédiatement libéré. » Dans tout le camp à peine une douzaine de criminels répondirent à la séduction de cet appel, non sans arrière-pensées. « Mais quiconque suit les communistes crèvera avec eux au Sahara. » La menace se répandit de bouche à oreille.

Les hommes du Vernet dédaignèrent répondre au Rat. Même les transfuges qui, en août 1939 avaient perdu la tête, n'étaient pas prêts à se porter volontaires pour partir en Finlande. Gustav⁽¹⁾ qui avait participé à la guerre d'Espagne et qui, cependant, était devenu renégat dressa des listes de noms de communistes connus de lui. Le grand August⁽²⁾ lança un crachat.

*

Dix ans se sont écoulés : cela autorise un bilan. Qu'est-il advenu des hommes du Vernet ? Il est clair que l'hétérogénéité de la population du camp explique le fait que ce bilan reflète l'éventail des transformations de l'histoire mondiale que l'Europe a connues après la défaite militaire de l'Allemagne hitlérienne. Au cours de la guerre, les hommes du Vernet ont été dispersés. Certains sont passés par l'enfer de Djelfa et, sous une chaleur mortelle, ont réalisé le tracé de la voie de Dakar. Un nombre non négligeable a péri, mourant de soif avec à peine un litre d'eau par jour. Cependant un grand nombre de ceux qui avaient résisté pendant leur internement au Vernet ont rejoint une rive salvatrice. Les uns ont été rapatriés en Union Soviétique, d'autres ont trouvé asile dans « l'hémisphère de l'ouest ». Ceux qui ont rejoint le calvaire des camps de concentration allemands ou des centres pénitenciers italiens avaient tiré le plus mauvais lot. Beaucoup

ont réussi à s'enfuir. Ils ont pu rejoindre le maquis et tout en combattant ont guetté patiemment le jour de la victoire. Mais tous ceux qui s'en sont tirés, quel que soit le lieu où les hasards des événements de la guerre les avaient conduits, n'ont à aucun moment abandonné le combat : à Mauthausen, dans les forêts de Haute-Savoie, dans les îles Lipari, dans la propagande du front de l'Armée Rouge, dans les bataillons d'assaut de Bessarabie, dans les cellules d'Ellis Island, la lutte a continué. Et elle continue.

*

Le Rat, enlevé de nuit par la sûreté (en français dans le texte), essaya de s'en sortir en gagnant le Portugal par l'Espagne. Arrêté en chemin, il fut livré à la Gestapo ; sa fin tragique est facile à deviner. Il y avait Paul⁽³⁾. Il vivait dans la folie d'être assassiné par ses anciens camarades parce qu'il était devenu un renégat. Effectivement, Paul fut assassiné. Pas par la GPU⁽⁴⁾ comme le pauvre homme l'imaginait, mais par les nazis. Les chambres à gaz étaient la seule alternative au combat.

Gustav trouva le chemin du Mexique. Cet écrivain prometteur devint un journaliste local mendiant les subventions de quelques agences américaines pour vivre.

Mais restons-en là. Qu'est-il advenu des Hommes du Vernet ?

C'était à Varsovie à l'automne 1948. Lors d'une réception officielle en l'honneur du Congrès pour la Paix de Wroclaw dans le palais solennellement illuminé du premier ministre, quelqu'un me tape sur l'épaule. L'homme de grande taille, dans son veston foncé, examine en riant mon expression interloquée. Je cherche désespérément son nom « T de la baraque 8 ». On tombe dans les bras l'un de l'autre avec effusion. Je vois devant moi les camarades de la brigade Dombrowski se partager chaque tranche de pain supplémentaire, un modèle de cohésion. Parmi eux T jouissait d'une grande considération. L'homme qui se tient devant moi est colonel général de l'armée polonaise. Mes questions lui font visiblement plaisir. Il commence à raconter. L. est au service diplomatique, il s'était toujours intéressé aux langues. Le petit B. est chef de cabinet du président, la plupart de ceux de la baraque B sont officiers, oui, la cohésion perdue chez les anciens du Vernet. Ils n'ont pas oublié le serment de fidélité. Ils sont les plus solides, les plus fiables, les plus aguerris. Ils construisent la nouvelle Pologne.

Cette rencontre se répéta à Budapest. Otto marche maintenant à grands pas dans son bureau spacieux. L'administration de la capitale a trouvé en lui un organisateur expérimenté et fiable⁽⁵⁾. Il n'en va pas autrement dans le reste des démocraties

populaires. Quand on avait besoin de caractères forts pour des postes difficiles, on avait recours aux hommes du Vernet. Leurs rêves se sont réalisés.

Ce qui m'a le plus impressionné, ce sont les retrouvailles avec les camarades allemands. Lorsque après une errance aventureuse nous atteignîmes le Mexique, notre terre d'asile, l'information nous parvint selon laquelle « Le Vieux » avait été livré aux Allemands par le gouvernement de Vichy. Une tentative de libération par des résistants français avait échoué. Seul Rudolf Leonhard qui, lui aussi était appelé à être livré, avait pu être libéré. La suite pouvait être pressentie avec effroi. Bientôt on eut à nouveau des nouvelles de Rudolf. Il était resté au maquis, rédigeait les mots d'ordre des résistants, leurs chants. Cependant « Le Vieux » et avec lui son ami inséparable Heiner⁽⁶⁾ furent donnés aux assassins.

Et pourtant, ils étaient là devant moi. « Le Vieux » vivait et il ne paraissait pas vieux. Comme toujours, il avait son sourire narquois, légèrement moqueur. Franz Dahlem est membre du Bureau Politique du Parti Socialiste Unifié d'Allemagne⁽⁷⁾ et du Conseil Populaire, un des cadres qui travaillent à la construction d'une Allemagne démocratique unifiée, nouvelle. Et Heiner Rau que j'avais repéré dans la ruche de la Commission Economique Allemande porte, en tant que président, le poids de la responsabilité de son plan biennal. Ils ont survécu à mille enfers, le dernier s'appelait Mauthausen, mais l'esprit du Vernet, mélange de résistance obstinée et de chaude camaraderie, était plus fort que tous les enfers.

A Berlin s'étaient rassemblés les anciens du Vernet, venus des quatre points cardinaux. Ceux qui avaient atterri dans l'hémisphère occidental (parmi eux Paul Merker), ceux rentrés vivants d'Afrique (parmi eux Paul, le Saxon), les survivants des camps de concentration, enfin ceux revenus d'Union Soviétique (Friedrich Wolf qui avait combattu à Stalingrad, du bon côté toutefois), eux tous constituaient le noyau de la nouvelle démocratie allemande. Ce rêve aussi a été réalisé. Qu'ils vivent en Allemagne de l'Ouest ou en Allemagne de l'Est, ils sont les pionniers de l'unité de l'Allemagne.

Que peuvent bien penser aujourd'hui les communistes yougoslaves qui, en passant par l'Allemagne et l'Italie, se sont débrouillés pour rejoindre les partisans lorsque ceux-ci luttèrent courageusement contre l'invasion allemande ? Que va devenir ce pays qui a vu tant d'héroïsme de la part des meilleurs parmi ses fils ? Je rencontrai à Prague un Yougoslave, camarade de camp. L'écrivain Theo Balk avait quitté son pays pour la deuxième fois. Lorsqu'il fut clair que la Yougoslavie avait abandonné la voie dont ils

avaient rêvé, lorsqu'ils se battirent à Guadalajara, lorsqu'ils souffraient du froid dans les baraques du Vernet, Theo Balk se déclara ouvertement contre Tito qui avait abandonné le sentier de l'honneur et choisi la voie militaire de la trahison. « Au Vernet nous avons appris à attendre » dit-il. « Attendre ne signifie en aucun cas voir venir », ajouta-t-il après une courte pause.

« Cela s'applique encore plus aux camarades espagnols. » Cela devait être un réconfort, mais cet homme ne semblait pas avoir besoin de réconfort. Theo, enflammé, s'exclame : « Oui, les Espagnols, qui pourrait un jour les oublier ? Qu'est devenu José María Pastor, le poète qui composa le chant « España Madre » que nous chantons tous et dont Rudolf Leonhard a adapté le texte en allemand ? Et tous les autres qui chantaient leurs chants comme s'ils pouvaient briser les geôles de Franco par la ferveur de leurs voix ? »

Je lui racontai la rencontre à Coatzacoalcos, ce port perdu des tropiques dans l'isthme de Tehuantepec, où nous avons dû attendre pendant plusieurs semaines le bateau qui devait nous ramener en Europe. Là les bateaux chargent des bananes, du café, du chanvre à des tarifs de fret plus intéressants qu'à Veracruz situé plus loin au nord. Coatzacoalcos est à trois jours de train de la capitale. Le train se traîne à travers la forêt vierge, dans laquelle les uniques pionniers sont les foreurs à la recherche de pétrole dont l'état détient le monopole. Aucune route ne relie le port à l'arrière-pays. Les habitants de Coatzacoalcos sont contents quand une fois toutes les quelques semaines un bateau à vapeur, un bananier canadien ou cubain, vient charger sa cargaison périssable dans son ventre réfrigéré à l'ammoniaque.

Un cadenas de ma valise avait été abimé pendant le trajet en train. Je cherchais un serrurier pour le réparer. La valise vide sous le bras, j'avançais péniblement dans l'unique et interminable rue poussiéreuse du village : une apparition ridicule. Personne ne voulait prendre la peine de le réparer. Un atelier de réparation de machines à écrire. « Vous ne voudriez pas... regardez ce cadenas... c'est tout simple. » A nouveau sans succès. Je continue mon chemin. Soudain je sens quelqu'un m'attraper par derrière, me retourner avec vigueur et l'instant d'après me sauter au cou. « Ami Bruno, c'est toi... ». L'homme des machines à écrire, c'était Vicente de la sixième baraque. Il avait à peine levé les yeux de son travail, mais le visage de l'étranger avait soudain éclairé un coin sombre de sa mémoire. Vicente avait émigré avec ce groupe qui avait quitté le camp en

mai 1941. Il était resté dans cette petite ville portuaire paumée. D'autres camarades avec lui aussi.

Ce fut une fête comme seule savent la faire les hommes qui ont vécu des épreuves ensemble. Ils chantèrent les vieilles chansons, l'une entraînant l'autre ; il y avait là des citerniers et des aviateurs espagnols, des soldats et des commissaires de l'armée républicaine ; les jours ouvrables ils étaient garagistes, propriétaires de magasins ou d'ateliers.

Et il y avait là le poète José María Pastor, comptable d'un commerce en gros de vins locaux, qui avait composé le chant du camp « España madre » cri nostalgique et ardent du pays qui saigne. Un petit groupe d'hommes que le hasard de l'émigration avait fait échouer au bord de la forêt vierge de Tabasco. Ce qui les unissait c'était l'amour du pays natal, la foi en la liberté de l'Espagne pour laquelle cela vaut la peine de lutter. Une partie des troupes dispersée, mais en contact avec les forces principales. Ceux-là aussi ont appris à attendre, sans voir venir.

Nos pensées se rejoignirent. « Et les Italiens ? Gallo, Mario, Cesare, Giuliano et tous les autres ? » Nous nous souvenions des circonstances dans lesquelles le premier nom d'un chef de la clandestinité apparut dans les télégrammes d'un reporter de guerre américain après la libération de Naples. C'était Reale, le délégué de la septième baraque ; je m'étais trouvé en sa compagnie lorsque nous avions averti le commandant des provocateurs qui avaient annoncé « une rébellion ». Un médecin cultivé, un habile partenaire de négociations, un être aimable, il était soudain reconnu ici comme le chef du mouvement de Résistance du sud, peu de temps après maire de Naples, puis ambassadeur et enfin vice-ministre des affaires étrangères.

Gallo, président du comité des représentants des baraques du Vernet, était resté dans le sud de la France quand les Allemands arrivèrent. Dans notre esprit l'incertitude concernant son destin était liée à notre souci à propos du sort de Franz Dahlem. Après la libération de l'Italie, on sut où il était passé. Gallo dirigeait les partisans au nord de l'Italie contre l'armée allemande et la milice fasciste.

Et les autres aussi étaient là, rentrés au pays depuis les forêts et les cachots après une émigration de plus de vingt ans, intacts et sûrs de la victoire. Eux ont appris la leçon : attendre sans se dire « on verra bien ». Tous les espoirs du peuple italien sont incarnés en eux.

*

« Et chez vous en Autriche ? » demanda Theo.

« En Autriche aussi » répondis-je avec insistance, « tout peut s'expliquer par le destin d'un ancien du Vernet. »

« Heinz Dürmeyer ? »

Oui, bien sûr. Heinz. Il avait survécu aux camps d'extermination allemands. Pas seulement Dachau et Buchenwald, Auschwitz et Mauthausen aussi. Il faisait partie de ceux qui sont plus forts que les SS. À peine Vienne était-elle libérée que, sur-le-champ, il proposa ses services. Le gouvernement provisoire le nomma chef de la police d'Etat. La lutte contre le nazisme et le fascisme lui paraissait être la plus belle mission qui fût. Il s'y consacra de toutes ses forces. Mais 1945 déboucha sur 1948. L'atmosphère politique s'était fondamentalement transformée au pied du Kahlenberg⁽⁸⁾. La mission, que s'était fixée Heinz parut superflue aux hommes nouveaux à la tête de l'Autriche. Heinz fut écarté de son poste : un épisode de l'américanisation de l'Autriche.

Si les hommes qui sont à la tête de l'État ne veulent plus qu'on les rappelle à l'engagement qu'ils ont pris en faveur des victimes du fascisme, alors ce sont les combattants de la liberté, les camarades des camps de concentration, les porteurs de l'indéfectible antifascisme, qui sont les pionniers d'une nouvelle Autriche. Heinz est leur chef. C'est ainsi que tout conserve son sens.

*

Il est un homme dont on doit parler tout particulièrement. S'il en est un qui incarne l'esprit des hommes du Vernet, c'est bien Gerhart Eisler. Pendant l'avancée des troupes allemandes qui n'étaient plus qu'à quelques kilomètres et alors que le danger de tomber dans leurs mains se rapprochait et amenait les camarades, d'ordinaire courageux, à se résigner, c'est Gerhart Eisler qui, décontracté, passait en flânant entre les baraques et prenait les paris sur le pourcentage de chances de s'en sortir. Pour le prisonnier attendant son bourreau dans sa cellule du tribunal nazi, il évaluait, avec une objectivité ironique, à dix pour cent la probabilité d'échapper encore à la mort. Mais nous, nous n'avons pas été dans la cellule de la mort. Nous avons beaucoup de possibilités de nous défendre et de tenter une évasion en cas de situation extrême. Nous nous

amusions de cette sorte de jeu de société avec les statistiques et c'était toujours ça de pris.

En route pour le Mexique dont le gouvernement lui avait accordé l'asile (à lui et à beaucoup d'autres antifascistes), Gerhart Eisler, en août 1941, par les hasards de la guerre maritime menée par les alliés, se retrouva à New-York. C'était contre sa volonté puisque ses papiers étaient établis pour le Mexique. Les autorités anglaises l'obligèrent à aller à New-York et ce sont les autorités américaines qui l'empêchèrent de poursuivre son voyage vers le Mexique. C'est ainsi que cet actif infatigable resta à New-York contre sa volonté.

Bien sûr, en Amérique il continua la lutte contre la barbarie. Ce combat ne prit pas fin avec la chute d'Hitler, mais l'Allemagne était dès lors la place indiquée pour Gerhardt Eisler. Comment après la guerre il dut batailler pour rentrer en Allemagne et finalement s'enfuir dans des conditions dramatiques, ces faits sont bien connus.

*

Des hommes tels que ceux du Vernet, il en est aujourd'hui des dizaines de milliers. Ils constituent l'avant-garde de ce grand mouvement, invincible, à l'assaut du ciel, qui édifie le socialisme en Union Soviétique, qui élimine le reste de la réaction capitaliste dans les démocraties populaires, qui en Chine libère un peuple de 400 millions de personnes des chaînes du féodalisme, qui apporte le message des droits de l'homme aux masses nègres d'Afrique, qui s'attaque en Amérique à la haine déchaînée des rois du dollar, qui en Europe hisse le drapeau de l'indépendance contre les Hitler d'outremer. Les hommes du Vernet aussi, dans leur réclusion, se sentaient soldats de la liberté. L'homme nouveau naît de ces combats, l'homme dont la morale ne s'exprime pas en sermons moralisateurs, mais dans l'engagement désintéressé de toute sa personne pour la mission la plus éthique qui soit, la transformation d'une société sauvage en une société humaine.

Traduction et notes de Françoise PERNOT en collaboration avec Maria COZAR
d'après :

FREI, Bruno, *Die Männer von Vernet*, Berlin : Gerstenberg Verlag, 1980,
p.246-254

NOTES

- (1) Il s'agit de Gustav Regler qui adopta une attitude réservée face au stalinisme, surtout après le pacte germano-soviétique.
- (2) Il pourrait s'agir d'August Mahnke.
- (3) Il s'agit de Paul Friedländer qui mourut à Auschwitz en 1943.
- (4) GPU : police d'état soviétique.
- (5) Il s'agit du Hongrois Ferenc Münnich dont le pseudonyme est Otto Flatter. À son retour d'exil il commanda la police de Budapest.
- (6) Il s'agit de Franz Dahlem et de Heiner Friedrich. Ce dernier fut interné à Mauthausen.
- (7) Die *Sozialistische Einheitspartei Deutschlands* (SED) était le parti communiste au pouvoir sous la République démocratique.
- (8) Montagne près de Vienne d'où l'on a un superbe panorama sur la ville, lieu chargé d'histoire : bataille contre les Turcs en 1683.